La chaîne des livres (13)

J'ai cru bien faire en cherchant à lire le dernier roman de Michel Houellebecq, *Soumission*, d'autant que je l'ai vu vendre son ouvrage à la télé, avec son air faussement gêné. En 2022, la France élira un président de la République, au suffrage universel, de confession musulmane. Si l'écrivain a choisi ce thème, c'est que –quelque part – cette idée, rien que l'idée, donne une frousse rétrospective. C'est un peu une manière de se faire peur, et de faire peur, de la part de certains milieux français connus pour leur aversion contre l'Islam.

Ma curiosité a été piquée à vif. Une âme charitable, de retour de France, m'a passé le roman en question. De ce fait, j'ai entamé la lecture. J'ai tourné les premières pages, j'attendais le souffle nucléaire sortir du livre, je n'ai trouvé qu'une certaine lassitude à finir les paragraphes d'où suinte une morosité intellectuelle. Un peu plus loin, peut-être ! Rien ! Il est question de la thèse de doctorat du héros du livre, son regard désabusé sur sa société, ses cours à la fac ; jusque-là Houellebecq ne relate que les tentations, surtout sexuelles, d'un sexagénaire mal dans sa peau, et mal à sa société.

D'un coup, Mohamed Ben Abbès, sorti de je ne sais où, est élu président de la République française. O le frisson ! Voilà, Ben Abbès est musulman. De là démarrent tous les stéréotypes, les fausses peurs et le rejet épidermique du musulman, fût-il élu président au suffrage universel. J'ai cherché à trouver dans ce roman la «révolution islamique» que devait instaurer Ben Abbès, je ne la trouve nulle part. Il est question de l'université qui change et oriente son programme. L'anecdote du croissant et de l'étoile portée sur le fronton de l'université m'a fait tomber brutalement les bras. Rien d'autre !

Surfant sur la peur de l'Islam, Houellebecq tisse un inextricable nœud de stéréotypes, maintes fois rabâchés en Europe. Il y a les femmes voilées ; ce qui fait baisser sensiblement la libido de l'intellectuel-professeur d'université. C'est dire le mélange des genres dans ce roman. Il y a les Saoudiens, naturellement principal financier d'une France «musulmane», le nez busqué et habillés en kamis. Un autre cliché ! Et d'autres inepties de ce genre ! Les trois quarts du roman, *Soumission*, traite des coucheries du héros, sa fuite intérieure, son vide cosmique, ses élucubrations intellectuelles… Autant dire qu'il n'y a aucun intérêt littéraire à ce livre, même si j'apprends qu'il est meilleure vente dans trois pays d'Europe. L'auteur a fait dans le racolage commercial, en optant pour cette thématique d'un président français musulman. Au fait, ce scénario n'est-il pas plausible dans la réalité des élections françaises ?

Heureusement qu'il y a la poésie qui vient, à point nommé, me débarrasser de certaines contingences littéraires. Comme la poésie de Aïcha Bouabaci, auteure dans les années 1980 de *L'aube est née sur nos lèvres*, qui, surfant sur une maturité assumée, dresse une sorte de bilan littéraire axée essentiellement sur un désir de retour avoué. Recueil bilingue, français-allemand, illustré de tableaux et de photos, *La lumière du désert* nous annonce que le silence du poète n'a été que momentané, une parenthèse dans un itinéraire, un bivouac au fond de soi et un vrai élan pour mieux sauter. Généreuse, un tant soit peu nostalgique, la poésie d'Aïcha Bouabaci dénonce les silences équarris, annonce le désert à réensemencer, dénoue l'amour à faire refleurir et porte le soliloque démentiel du poète mal dans sa peau. Dans le poème *Tempête*, par exemple, Aïcha Bouabaci – malgré le titre assez fort – tisse l'espoir du «nom libéré», nonobstant le «passé séditieux» et tous les repères falsifiés, certainement, par le poids d'un destin lourd de sens. Le préfacier, Georgia Bence, a raison de parler d'un «livre-monde de mots ouverts invitant au dialogue». Plus que cela, je dirai que la poétesse offre une main tendue à toutes «les abeilles frivoles» qui doivent, coûte que coûte, assumer leur vie et sortir de leur âme ce miel tant attendu. C'est à cette récolte que tend Aïcha Bouabaci, regarder en arrière, d'accord, mais, surtout, quêter le futur et en tirer la quintessence de son art. Il est vrai que cette auteure a manqué au paysage de l'écriture algérienne, elle qui promettait déjà, en son temps, une moisson riche de partage ; néanmoins, il n'est jamais trop tard : ces *pierres et chuchotements* préludent d'un retour poétique fertile, fécond et, surtout, ouvert à tous les élans du cœur. Alors, je dis à Bouabaci d'éclairer (mes) nos déserts de poèmes-tocsins pour dénoncer toutes les tempêtes qui menacent ce pays. Laissons dire la poétesse : «Ignore les chiens/Qui aboient/Et les linceuls/Qui recouvrent tes voix/Jette les guenilles/De tes fols tourments/Aux quatre coins/De tes secrets d'exil/Et efface les traces à peine visibles/De la misère importune».

Dans *Douleur exquise*, Salah Oudina a déversé le contenu de sa mémoire dans une précipitation touchante. Mais qui pèche souvent par un manque flagrant de recul. Néanmoins, cette tentation romanesque, la première j'imagine de cet auteur, aurait pu avoir un impact plus positif si un travail éditorial a été fait sur le projet d'écriture. Mais il y a une telle volonté de bien faire le travail que Salah Oudina verse parfois dans l'excès du vocabulaire, par générosité de l'écrivain. Ce roman-confession démarre comme dans un conte populaire : «Été de l'an trotte misère, à marquer d'une pierre blanche et précisément à treize heures cinq minutes, le temps dit-on, dans le dialecte des Béni Mehenna, une tribu arabe d'Afrique du Nord, pour Satan de se mettre à l'ombre, afin de se soustraire aux rayons d'un soleil à son apogée dans le ciel bleu lorsqu'au loin, la voix du muezzin avait retenti pour la prière de la mi-journée…», pour ensuite traquer la mémoire de l'écrivain et en tirer des faits vécus dans la douleur et l'espoir. Ce texte est trop touffu, il aurait mérité d'être élagué pour une meilleure lisibilité. Une autre tentative d'édition professionnelle doit être tentée. De Houellebecq à Oudina, en passant par Bouabaci, je ne fais que donner un avis partiel, partial, tiré de mes vagabondages livresques, quand le quotidien incite au repli sur soi.

Youcef Merahi
merahi.youcef@gmail.com

Y. M.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

Devine qui vient dîner ce soir ? Tout le monde, pardi !

Où va l'Algérie ? Je n'en sais rien ! C'est le genre de questions qu'il faut poser à ceux qui la dirigent. Et qui dirige l'Algérie ? Ah ! Ça, par contre, je le sais !

Un maçon et un vendeur de puces !

C'est le soir où t'as aucune chance de les joindre. A supposer que tu veuilles les joindre ce soir-là. N'essaie même pas ! Et ne crois pas, sous prétexte que c'est urgent à tes yeux, qu'ils vont faire entorse et te répondre. Walou ! Ce soir-là, tous leurs téléphones sont en mode casher ! Ils ne rateraient pour rien au monde le dîner annuel du CRIF, le Conseil représentatif des institutions juives de France. On m'a raconté que des personnalités font même coïncider leur vaccin annuel contre la grippe avec cet événement afin d'en être, de ne pas le manquer à cause d'un vilain coup de froid, un bobo hautement malvenu et forcément antisémite, bien sûr. Une certaine année, un haut dignitaire français ayant été victime d'une mauvaise chute aux sports d'hiver, avait malgré tout tenu à assister au dîner du CRIF, une jambe dans le plâtre jusqu'au genou et les deux mains dans les plats. J'ai horreur de toute forme de stigmatisation. Je ne supporte pas les gugusses qui vont chercher des traces approximatives d'étoile de David dans les claquettes que nous importons pour aussitôt dénoncer un coup du Mossad israélien, j'ai encore plus horreur des margoulins qui usent et abusent du cliché raciste du «juif avare et détenteur des leviers de la finance». Ça m'insupporte au plus haut point. Le propos n'est donc pas là. Mais je ne peux m'empêcher, sociologiquement, et surtout psychologiquement, de m'interroger sur cette observance nationale française scrupuleuse, féroce et hyper-pointilleuse du rendez-vous dînatoire du CRIF. Y être ou ne pas y être serait devenu un critère fondamental dans la vie hexagonale. Une sorte de tri sélectif. Chaque année, à la même période, le facteur est guetté comme le Messie. Apportera-t-il dans sa besace le fameux carton ? Serais-je parmi les élus ? Ne pas être convié à manger au dîner du Conseil, c'est comme une disgrâce. Le lendemain, aux ministères, aux sièges des grosses entreprises du CAC40 ou dans les couloirs des médias qui comptent, on vous regarde autrement selon que vous y avez été à ce dîner ou pas. Les gens chuchotent dans votre dos si on ne vous y a pas vu. La lettre de licenciement n'est jamais loin après un tel désaveu. J'exagère, bien sûr. Comme tout bon sémite, j'exagère. Mais pas autant tout de même que ces cohortes de fidèles qui, chaque année, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse beau sur le ciel de la laïcité brandie à tout-va, vont faire queue aux tables garnies du CRIF et de ses signes religieux ostentatoires. Ce doit être un machin, un truc qui m'échappe et qui produit cet effet aimant terrible sur les convives. Peut-être le menu ? Oui, au fond, c'est moi qui dois être parano. Je me fais des idées. Alors qu'il ne s'agit que de bouffe. Paris est la ville de la gastronomie, ne l'oublions jamais. Allez ! Je préfère penser qu'il ne s'agit que de menu et pas d'autre chose. Ainsi apaisé, je peux alors fumer du thé casher et rester éveillé à ce cauchemar hallal qui continue.

H. L.